

Les Aventuriers de l'Art Moderne

Documentaire en six épisodes d'après un scénario de Dan Franck, réalisation Amélie Harrault, Pauline Gaillard et Valérie Loiseleux, coproduction Arte France et Silex Films. Musique Pierre Adenot ; narration Amira Casar. Diffusion Arte les 16, 17 et 18 décembre 2015, disponible en DVD (version française, anglaise et allemande avec bonus).

Mélange d'images, de films d'époque, d'archives, de reproductions de tableaux et d'animations dessinées, *Les Aventuriers de l'Art Moderne* est un véritable régal pour l'œil et pour l'oreille. La grande habileté de cette saga en six épisodes réside dans ce génial patchwork, qui gagne en variété et vitalité ce qu'il perd en austérité documentaire. La silhouette de Max Jacob est centrale, notamment dans les trois premiers épisodes relatant l'aventure bohème du Bateau-Lavoir. Les dessins d'Amélie Harrault et son équipe d'animateurs viennent sublimer le texte de Dan Franck, joliment mis en voix par Amira Casar : fondus enchaînés entre images fixes et animations au chromatisme souvent discret mais efficace. Les documents d'époque sont habilement insérés au récit scénarisé tel que Dan Franck sait si bien le faire (cf. *Bohèmes*, Calmann-Lévy). Aquarelles, lavis, gouaches, plume et encres, toutes les techniques sont convoquées. Le travail de rehauts sur les portraits d'artistes (Van Dongen, Braque, Picasso, Apollinaire, puis Soutine et Modigliani dans le troisième volet), picturalisés, colorisés puis retouchés par le numérique, donne aux riches heures de Montmartre et de Montparnasse des allures d'enluminures et de fête, éclairant cette humanité bohème d'une vraie légèreté - peut-être trop, gommant en cela le côté précaire de ces vies entièrement vouées à la pratique de l'art. On entre dans l'intimité des artistes, et c'est en cela que le documentaire prend toute sa valeur : aucun discours pontifiant, l'histoire de l'art est contée par des anecdotes à foison - de l'adoption puis séparation douloureuse de la petite Raymonde par Fernande Olivier et Picasso aux cafés-crème bon marché de La Rotonde en passant par la supercherie de l'âne-peintre *Aliboron* ou le portrait criblé de fléchettes de la fille de Matisse offert à Picasso. L'iconographie animée permet aussi de revisiter les lieux cultes des artistes de l'époque : Le Lapin Agile, La Rotonde, Le Dôme ou La Ruche. La facture picturale permet le remodelage des lieux et des artistes. Les portraits sortent, par une touche vibrante de couleurs, de la planitude habituelle des clichés en noir et blanc, évoquant pour le spectateur, par la mouvante facture picturale, les tourments intérieurs des modèles. Dans ce registre, les figures de Soutine et Modigliani (troisième épisode) constituent une incontestable réussite, doublée d'un récit et d'une musique qui rendent, par exemple, la mort de Modigliani puis le suicide de Jeanne Hébuterne particulièrement émouvants. La touche n'est pas uniquement picturale, elle s'insinue dans chaque strate du documentaire pour faire sens. Si Max Jacob est en bonne place dans cette galerie d'aventuriers, c'est surtout avec lui que tout commence. Dan Franck revient sur le rôle essentiel du poète dans la carrière de Picasso. Amélie Harrault opte pour le portrait de Max au monocle et haut de forme. La silhouette noire traversera les épisodes en évitant judicieusement l'unique rôle de faire-valoir légendaire qu'on lui assigne trop souvent. Personnage à part entière, Jacob est l'ami qui tend la main. À la petite Raymonde -

auprès de qui « Max, comme d'habitude, se dévoue : "L'enfant m'a pris la main et je l'ai gardée contre le malheur" » - lorsqu'il s'agit de la ramener à l'orphelinat, mais aussi à Apollinaire lorsqu'il s'agit de se faire pardonner une chanson désobligeante à l'encontre de Marie Laurencin. Il n'est pas facile pour Jacob de trouver sa place au milieu de tant de fortes personnalités. Le documentaire expose clairement les souffrances de Max Jacob, partagé entre son amour pour Picasso et ses difficultés à exister en tant que poète face à Apollinaire : « Détrôné sur le plan de la poésie par Guillaume Apollinaire, par Fernande Olivier sur le podium de l'amour et par Braque sur celui de la création artistique, Max souffre, la jalousie le consume ». Jacob est jaloux de Derain qui, en 1909 a illustré *L'Enchanteur pourrissant* d'Apollinaire. Et le récit de conclure : « Max demeure dans la cour des plus petits ». Si on peut douter, comme suggéré, de son incapacité à distinguer des figures dans les tableaux cubistes de la période analytique, la facture plastique des douleurs du poète ne peut qu'émouvoir : larmes qui ponctuent une lettre, larmes aussi qui coulent sur son visage lors de l'enterrement de l'ami Apollinaire. Le traitement pictural de l'émotion gomme toute sensiblerie : le regard se focalise sur les mille vibrations du portrait, diluant ainsi la larme du poète. On le voit également démarcher pour vendre des exemplaires de *La Côte*, acte de « mendicité déguisée », dit la narratrice, ou se démunir d'œuvres de Picasso pour pouvoir subsister.

La série recense habilement et sans concession chronologique toutes les strates de l'art moderne. Du cubisme au surréalisme en passant par les mouvements dada ou futuriste, les enjeux esthétiques sont clairement exposés sans verser jamais dans le didactisme. On comprend alors que ce sont les hommes qui font l'art et non l'inverse. Pareillement, le rôle joué par la Grande guerre (troisième volume) est notamment analysé à travers les destinées particulières d'Apollinaire ou de Cendrars. Le poète d'*Alcools* bénéficie d'un traitement de faveur : de l'ablation de la ponctuation du recueil jusqu'à la tragique fin de la grippe espagnole en passant par le récit de la trépanation, on suit par les animations diverses - il est vrai que la silhouette du bonhomme s'y prête - les tribulations amoureuses du grand Lyrique. Jusqu'à la voix du poète lisant le début du « Pont Mirabeau » sur fond d'images d'enterrement. Tant et si bien que les six épisodes (d'une cinquantaine de minutes chacun) s'enchaînent sans qu'il y paraisse, donnant au total une vision de cette période qui saura satisfaire les béotiens comme les initiés : un art conté dans une continuité humaine et non comme une suite d'« ismes » cloisonnés.

Jean-Marc PONTIER